



Henry François : Né le 6-11-1861 à Guipavas ; 1884, prêtre, professeur à Pont-Croix ; 1886, économe du petit séminaire de Pont-Croix ; 1890, vicaire à la cathédrale de Quimper ; 1899, aumônier des frères de Landerneau ; 1905, recteur du Guilvinec ; 1907, recteur de Saint-Pierre-Quilbignon ; 1912, curé de Saint-Martin de Brest ; 1913, chanoine honoraire ; décédé le 2-07-1929.

Étude : *Semaine religieuse de Quimper et Léon*, 1929 p. 534-539.

François Henry naquit à Guipavas, le 5 novembre 1861, au sein d'une de ces belles familles chrétiennes, gloire de notre Bretagne. Depuis plusieurs générations, la famille Henry s'honore d'avoir fourni à la paroisse de Guipavas de dévoués sacristains et à l'Église de nombreux prêtres, religieux et religieuses. François et son frère aîné, Gouesnou, devenu depuis le R.P. Henry, de la Compagnie de Jésus, entrèrent, la même année et dans la même classe, au Petit Séminaire de Pont-Croix ; jusqu'à la fin de leurs études ils s'y disputèrent avec une fraternelle émulation les premières places.

Ordonné prêtre, le 24 décembre 1884, à l'âge de 23 ans, M. Henry fut d'abord professeur, puis économe au Petit Séminaire. Il ne séjourna que deux ans à Pont-Croix et devint, ensuite, vicaire à la cathédrale de Quimper. Tous ceux qui l'ont connu dans ces dernières fonctions se rappellent encore le prédicateur à la parole toute apostolique, le directeur de la maîtrise aussi empressé à la besogne que modeste dans le succès.

Afin de pouvoir recueillir chez lui, au temps des vacances scolaires, quatre de ses neveux et nièces devenus orphelins, il demanda et obtint, en 1900, de devenir aumônier du pensionnat des Frères de Landerneau ; il continua, dans ce nouveau poste, à exercer auprès de la jeunesse le rôle de catéchiste dans lequel il excellait, en même temps qu'il se prodiguait, chaque fois qu'il le pouvait, dans les missions ou les retraites, pour lesquelles il était déjà très recherché. Il eut la joie de susciter dans ce milieu d'enfants chrétiens, plusieurs vocations sacerdotales.

En 1905, la paroisse de Guilvinec lui fut confiée, et, deux ans après, celle de Saint-Pierre Quilbignon. Dans cette paroisse, depuis longtemps florissante, il continua le bien qu'avaient fait ses prédécesseurs, tout en trouvant le moyen de continuer à se dévouer comme précédemment aux missions et aux retraites.

La réputation de zèle et de piété de M. Henry n'avait fait que croître ; il était avantageusement connu à Brest par ces prédications ; aussi quand, au décès du vénéré chanoine Billant, survenu le 14 mars 1912, Mgr l'Évêque nomma M. Henry curé de Saint-Martin, son choix fut accueilli avec une satisfaction unanime.

Les espérances des paroissiens de Saint-Martin ne furent pas déçues, et M. le chanoine Henry avait déjà entièrement conquis leur respectueuse affection quand, deux ans après, le 2 août 1914, le tocsin annonçant la terrible guerre vint jeter dans toutes les paroisses de France l'inquiétude et le désarroi. Privé de ses vicaires mobilisés, le curé réussit, avec le concours de trois ou quatre vicaires

auxiliaires successifs et celui, assez intermittent, de quelques prêtres mobilisés, à assurer l'administration des sacrements et toutes les cérémonies du culte dans son immense paroisse ; à la fois, peut-on dire, curé, vicaire, chantre, organiste, directeur de toutes les œuvres qui avaient pu subsister, il fit l'admiration de tous par son infatigable ardeur. Les absents n'étaient pas oubliés et, chaque soir, à 6 heures, durant toute la guerre, il présida à la récitation du chapelet et à la bénédiction du Saint-Sacrement faites pour le succès de nos armes. Quand des deuils cruels et glorieux vinrent frapper tant de familles de sa paroisse, il eut la délicate attention d'accompagner lui-même du jeu des orgues tous les offices funèbres célébrés à la mémoire des morts pour la Patrie. Au milieu de toutes ces occupations accablantes et à un moment où il était presque seul à assurer le service paroissial, M. le curé eut cette suprême coquetterie apostolique de prêcher aux élèves de l'École des Filles de la Croix, de Saint-Joseph du Pilier-Rouge une retraite entière de communion avec quatre instructions par jour ; il y ajouta même la confession de toutes les retraitantes.

De tout temps, le presbytère de M. Henry avait été, suivant l'expression populaire, « comme la maison du Bon Dieu ». Tout prêtre qui s'y présentait était sûr d'y recevoir la plus cordiale hospitalité.

La guerre lui fournit une nouvelle occasion de manifester sa grande générosité à l'égard de ses confrères dans le sacerdoce. On peut en prendre à témoin tous ces prêtres et tous ces religieux, de toutes les régions de France et l'on pourrait presque dire de toutes les nations amies, qui furent l'objet de ses charitables attentions. Beaucoup d'entre eux, ignorant la bonté déjà proverbiale de M. le curé et mus par un sentiment bien naturel de discrétion, hésitaient à accepter ses généreuses invitations, mais ses cordiales instances finissaient par avoir raison des scrupules les plus légitimes.

S'il se réjouissait de rétablir ainsi, autant qu'il le pouvait, auprès des prêtres et des religieux mobilisés à Brest la fraternelle intimité des presbytères, des collèges, des monastères ou des missions lointaines qu'il avait quittés, M. le curé désirait encore plus les maintenir dans l'atmosphère religieuse et surnaturelle de leur état, aussi ce fut de grand cœur qui se joignit à Mgr Roull et au Révérend Père Kervennic pour faire aux prêtres mobilisés des conférences sacerdotales qui furent très appréciées de leurs nombreux auditeurs.

Les Brestois se souviennent encore de l'émoi qui les envahit quand ils virent, après les blessés des premiers combats, arriver dans leur ville les malheureux Belges que l'Allemand oppresseur chassait de leur chère patrie. Deux prêtres belges vinrent frapper à la porte du presbytère de Saint-Martin ; M. le curé s'empessa de les héberger et leur proposa de rester chez lui aussi longtemps qu'il le faudrait. Le Révérend Père Kindt fit du presbytère sa résidence habituelle. Son compagnon et parent, l'abbé Strubbe, y revenait aussi souvent qu'il le pouvait comme à sa maison paternelle, et c'est là qu'il mourut entre les bras de M. le curé, victime de la grippe qu'il avait contractée auprès des paroissiens d'Ouessant...

Beaucoup d'autres Belges étaient venus s'établir dans la paroisse de Saint-Martin : la sollicitude de M. le curé s'étendit immédiatement à cette nouvelle portion si intéressante de ses ouailles ; il s'occupa de leur chercher des logements, les confia à des familles charitables de la paroisse et leur procura des ressources ou des occupations. C'est à Saint-Martin que, chaque année, les Belges de la région se réunissaient pour célébrer leur fête nationale ; après avoir prié et chanté à l'église, ils ne se rendaient au patronage et là, sous la présidence de M. le curé, ils s'entretenaient de leurs deuils et de leurs espoirs. Aussi, à la fin de la guerre, le gouvernement Belge, reconnaissant de tout le bien que M. le curé avait fait à ses nationaux, Lui décerna-t-il une de ses plus honorables décorations...

La paix reconquise, les paroissiens reprirent leur état normal. Sous l'impulsion de M. le curé, les nombreuses œuvres paroissiales survivantes recouvrèrent bien vite leur vitalité d'avant-guerre. Il jugea même opportun d'en créer de nouvelles. Grâce à de généreux concours, il fit notamment

construire, à peu de distance de l'église de Saint-Martin, un magnifique patronage avec cercle d'études pour la jeunesse féminine de la paroisse ; de nouvelles libéralités lui permirent de compléter cette œuvre en installant une colonie de vacances, pour les filles, non loin de Morgat, dans la presqu'île de Crozon. Ces lui qui établit encore dans la paroisse la confrérie des Mères chrétiennes. Il dirigeait aussi, avec une particulière sollicitude, l'Action catholique et l'association des Chefs de famille dans laquelle il réussit à grouper, grâce surtout à son initiative personnelle, plus de 1200 familles de la paroisse. Les œuvres d'entraide sociale n'étaient pas moins assurées de son paternel appui ; il se réjouissait de la bonne marche de la Caisse de Crédit ouvrier et du prodigieux essor de la Coopérative, l'Alliance des Travailleurs, dont il présidait, chaque année, les séances plénières.

Sans perdre de vue, comme on vient de le constater, le bien-être matériel de ses paroissiens, M. le curé se souciait encore plus de leur progrès moral et religieux : un de ses plus vifs désirs eût été de multiplier dans sa paroisse les centres de vie chrétienne en établissant des chapelles de secours dans les quartiers les plus éloignés de l'église. Combien de démarches furent tentées pour exécuter ce pieux dessein, combien de projets furent élaborés et qui, par suite de circonstances fortuites ou par manque de ressources, échouèrent au moment où il semblait pouvoir se réaliser ! Ces échecs furent particulièrement douloureux à son cœur de pasteurs.

En tout cas, s'il ne pouvait faire tout ce qu'il désirait pour les âmes négligentes ou infidèles, il s'efforçait de maintenir bien haut la ferveur des excellents chrétiens, si nombreux dans la paroisse de Saint-Martin. À l'heure d'adoration, qui au soir du premier vendredi de chaque mois, groupe plusieurs centaines d'adorateurs, c'était M. le curé qui montait en chaire et savait trouver chaque fois, dans son propre amour pour le Sacré Cœur et la Sainte Eucharistie, de nouvelles raisons d'accroître celui de ses auditeurs.

Il réussit même à implanter la pratique de l'Adoration nocturne parmi les hommes et les jeunes gens de la paroisse et, prêchant d'exemple, choisissait pour lui-même la seconde partie de la nuit qui est généralement plus pénible aux veilleurs que la première.

L'ancien directeur de la maîtrise de Saint Corentin avait continué d'aimer la beauté du culte et du chant liturgique, aussi était-il particulièrement heureux d'entendre, chaque dimanche, et surtout aux jours de fête solennelle, la chorale de Saint-Martin qui, sous la direction d'excellents maîtres, a acquis un remarquable degré de perfection.

Une des excentricités d'après-guerre qui l'indignait le plus, c'était l'indécence des modes féminines ; il les dénonçait souvent du haut de la chaire d'une façon véhémement et pris des mesures rigoureuses pour empêcher les exhibitions scandaleuses qui osaient se produire à l'église à l'occasion des mariages.

On aurait pu penser que l'immense paroisse de Saint-Martin devait suffire au zèle du plus apostolique des curés ; c'était mal connaître M. le chanoine Henry. Pouvait-il refuser service quand il s'agissait de faire du bien aux âmes ? De tous les côtés du diocèse on continuait à le supplier de venir présider des missions, prêcher des retraites ou donner des sermons de circonstance. M. le curé commençait par refuser, puis finissait généralement par céder à l'insistance de ses solliciteurs et à sa propre charité. C'était là, disait-il ensuite, pour s'excuser de ces excès de zèle, la façon dont il aimait à prendre ses vacances ou à aller à la campagne.

Une telle activité ne pouvait qu'épuiser la santé, pourtant robuste, de M. le curé. On lui conseillait de moins faire, mais volontiers eût-il répondu, si sa modestie ne l'en eût empêché, qu'il était de ceux qui estiment qu'un bon prêtre ne se doit reposer qu'au Ciel et, comme un moissonneur qui, à la fin du

jour, se hâte pour achever sa tâche, ainsi au déclin de sa vie travaillait-il avec une ardeur nouvelle pour présenter au Maître de la moisson une gerbe plus abondante de mérites.

Confiantes en des temps meilleurs, les anciennes Carmélites de Brest, exilées en Belgique, revinrent, il y a deux ans, s'établir à Saint-Marc ; depuis longtemps, M. Henry était le confesseur et le directeur éclairé de beaucoup de religieuses ; les anciennes Carmélites de Brest avaient un titre particulier à son dévouement, puisque c'est à leur monastère qu'appartenait une de ses nièces, actuellement prieure de leur maison de Lens-Saint-Rémy, en Belgique ; il le leur montra immédiatement en acceptant d'aller leur faire des conférences spirituelles. On le vit même, en plein hiver et de bon matin, se rendre, plusieurs fois la semaine, à leur modeste couvent provisoire, pour y célébrer la sainte messe et, le plus souvent, n'ayant pu quitter à temps le confessionnal il devait faire à pied, sous la pluie ou dans le vent, l'assez long trajet qu'il avait à parcourir.

Au début de l'hiver dernier, les vicaires de M. le curé remarquèrent chez lui des signes manifestes de fatigue ; ils voulurent le faire se reposer ; il les remercia en riant de leur sollicitude, mais il tint si peu compte de leurs conseils qu'il se trouvait, au mois de février, au moment le plus froid de l'hiver, prêchant une retraite à Lesneven. En passant sur la place de la ville, il tomba brusquement, de toute sa hauteur, sur une flaque d'eau glacée que masquait la neige. Cette chute lui causa une luxation de l'épaule qui fut immédiatement réduite, mais qui lui occasionna par la suite de violentes douleurs. Lui-même avait reconnu qu'à son âge une pareille chute pourrait avoir des conséquences fatales. Il n'en continua pas moins à remplir avec la même fidélité tous les devoirs de sa charge. Au temps Pascal, il entendit les confessions comme si de rien n'était, visita les malades, célébra avec joie la messe des hommes, le dimanche de Pâques et, à l'issue des vêpres, monta en chaire pour remercier le Révérend Père Prédicateur du Carême et exhorter les paroissiens à la persévérance.

Après ces longues semaines de fatigue, la seule récréation qu'il s'accorda fut d'aller, en compagnie de deux prêtres amis faire une visite dans son ancienne paroisse de Saint-Pierre Quilbignon, aux ruines fumantes de la chapelle de Sainte-Anne du Portzic. Bien qu'exténué de fatigue, M. le curé eut le courage de préparer lui-même à la communion privée et à la confirmation une partie des enfants de huit et neuf ans. Il tint également à assister Mgr l'Évêque quand il vint, le 27 mai, administrer le sacrement de Confirmation. Il voulut obéir à Monseigneur qui lui imposait de prendre quelques semaines de repos. Hélas ! Son organisme complètement épuisé ne pouvait, à moins d'un miracle, recouvrer la santé. Les soins les plus dévoués qui lui furent prodigués ne pouvaient que prolonger son existence. Bientôt, il dut garder la chambre et, ne pouvant plus célébrer la sainte messe, tint à recevoir, chaque matin, la sainte communion. Pendant ses dernières semaines, il eut la consolation d'avoir à son chevet son frère tendrement aimé, le Révérend Père Henry ; il leur fut bien doux de se retrouver ensemble, comme aux jours de leur pieuse jeunesse. Le mal empirant, on jugea bon de lui administrer l'Extrême-Onction : il la reçut avec des sentiments de profonde piété qui arrachèrent des larmes aux assistants, offrant le sacrifice de sa vie pour ses chers paroissiens, surtout pour les plus éloignés du bon Dieu. Il demanda ensuite humblement pardon à ses vicaires, à sa famille et à son entourage des peines qu'il avait pu leur causer et comme son confesseur lui suggérait aussi de leur pardonner ce qu'il pouvait avoir à leur reprocher, il répondit qu'il n'avait rien à pardonner, parce qu'ils ne lui avaient jamais fait aucune peine. Paroles tout à l'honneur de celui qui avait su si bien gagner les cœurs de tous ceux qui ont vécu dans son intimité qu'aucun d'entre eux n'aurait voulu lui faire volontairement quelque chagrin.

Cependant, la fin approchait ; les deux derniers jours, le malade eut beaucoup de délire ; quelques moments de répit providentiels permirent de lui apporter le Saint Viatique ; il demanda qu'on continuât à lui suggérer de pieuses invocations, disant que, si ce n'était pas trop d'ambition de sa

part, il désirait mourir en proférant un dernier acte d'amour de la Très Sainte Vierge et de son Divin Fils. Le mardi 2 juillet, à minuit, il expirait.

Ces manifestations si touchantes de piété pendant ses derniers jours n'étaient que l'épanouissement de celle qui l'avait animé pendant toute sa vie et qu'il avait su alimenter par de nombreux exercices de piété accomplis avec une scrupuleuse régularité. Dans toutes ses entreprises il n'eut d'autre but que le salut des âmes qui lui étaient confiées, il leur sacrifia son temps, sa santé et ses biens ; aussi, à quelqu'un qui l'exhortait peu de temps avant sa mort au détachement des biens de ce monde, il répondit en souriant : « Oh ! Ce sacrifice me sera facile, car il ne me reste plus rien ». *Hic pauper et modicus, coelum dives ingreditur* (Office de S.Martin). Un éminent religieux écrit de lui : « le bien qu'il a fait ici-bas toute sa vie est une source de sainte espérance ; du haut du Ciel il nous aidera à travailler comme lui sans compter pour les âmes ».

Telle fut la vie - bien imparfaitement exquise ici – du père et du pasteur que pleurent les prêtres et les paroissiens de Saint-Martin, l'ami toujours fidèle, le prêtre charitable, l'apôtre dévoué que regrette, on peut le dire sans exagération, tout le clergé du diocèse. Vit-on jamais, en effet, pareille affluence de prêtres aux obsèques de l'un des leurs ? Plus de 200 d'entre eux, dont 50 chanoines, y assistèrent, soit à Brest, soit à Guipavas. À Brest, la levée du corps fut faite par M. le chanoine Moënner, Curé-Archiprêtre de Saint-Louis, qui présida aussi le nocturne ; la messe fut chantée par M. le chanoine Soubigou, Curé-Doyen de Briec, assisté de deux anciens vicaires de Saint-Martin. M. le chanoine Cogneau, vicaire général, représentant Monseigneur l'Évêque, donna l'absoute et conduisit le corps jusqu'à la limite de la paroisse.

Les paroissiens de Saint-Martin avaient assisté en grand nombre aux obsèques de leur regretté pasteur. Environ 300 d'entre eux tinrent, en outre, à accompagner leurs vicaires qui se rendirent l'après-midi à Guipavas, où un second office funèbre fut célébré au milieu d'une nouvelle affluence de prêtres, de parents et d'amis. Puis la dépouille mortelle de M. le chanoine Henry fut inhumée au cimetière de sa paroisse natale, où il a voulu qu'elle repose jusqu'à l'heure de la résurrection.

*Semaine religieuse de Quimper et Léon, 1929 p. 534-539.*